

# NOVALIS 2008

## Réception de Novalis en France



Non seulement Thomas Carlyle, en langue anglaise, et Maurice Maeterlinck, en français, mais aussi le comte de Montalembert et Xavier Marmier, dès 1831, et bien d'autres encore parmi les essayistes, ont prétendu faire connaître Novalis au-delà des frontières de l'Allemagne ; chacun d'entre eux avaient des motifs différents pour entreprendre cette tâche, mais tous témoignèrent du même enthousiasme pour une œuvre d'abord, qui leur était apparue comme une révélation, pour un homme, ensuite, dont la brève existence, la mort admirable, et jusqu'à son visage, leur semblèrent ceux d'un mystérieux messager et, pour quelques uns, d'un prophète. Trente après qu'il eut quitté la manifestation terrestre, Novalis inspira par conséquent ces hommes qui avaient rencontré dans son œuvre de précurseur un prodigieux motif d'espérance. Tous, avec infiniment de pudeur, se sont attachés à lui, et l'ont aimé comme leurs prédécesseurs, ceux qui avaient connu Novalis de son vivant (les Schlegel, Tieck, Steffens, etc.).

Cent ans plus tard, en 1900, Hermann Hesse affirmait : « Interrompue par la mort de Novalis, l'histoire du véritable romantisme va recommencer ». De même Émile Spenlé, dans son *Novalis devant la critique*, en 1903, remarquait : « Il semble que dans les dernières années du 19<sup>e</sup> siècle une renaissance romantique se produise un peu partout en Europe, suscitant dans la critique un regain de curiosité à l'endroit des premiers romantiques et particulièrement de Novalis. »

Voici qu'aujourd'hui, après deux cents ans, une nouvelle génération lui voue la même admiration, lui porte le même amour.

Il y a un mystère autour de Novalis. Tout se passe comme s'il était toujours vivant, après trente, cent ou deux cents ans, puisqu'il continue d'inspirer les mêmes élans, comme de son vivant. Comment interpréter ce mystère ? Certes, son œuvre dissimule un très-rare secret de notre humanité, accessible seulement à un petit nombre, mais surtout sa personne constitue ce mystère même. Si Novalis fut un prophète en son temps, il le demeure aujourd'hui encore. S'il est passé pour un messenger divin, à son époque, puis aux commencements du 20<sup>e</sup> siècle (Rudolf Steiner), il reste toujours le même *précurseur*.

Le très-catholique comte de Montalembert, Henri Albert le nietzschéen, Xavier Marmier, le plus romantique d'entre eux, le saint-simonien Eugène Lerminier ont approché les uns et les autres le mystère de Novalis. C'est qu'ils avaient perçu quelque chose de ce secret de notre humanité que son œuvre leur avait révélé. Ce n'est pas ici le lieu d'exposer ce secret, ni de révéler le mystère attaché à la personne de Novalis – mystère qui a rapport à l'initiation, à la voie théosophique (Jacob Boehme). Laissons plutôt au subtil et pénétrant Theodor de Wyzewa, pour qui « lire Novalis, c'est pénétrer en lui, c'est le voir lui-même », le privilège de nous guider dans cette direction où, pour quelques uns d'entre nous, la clarté se fera, comme une aurore nouvelle se levant sur leurs âmes.

La pensée matutinale de Novalis, la pure beauté de son visage, les épisodes de sa brève existence introduiront « un petit nombre seulement / [qui] Sait le mystère de l'amour / Éprouve l'insatisfaction / Et la soif éternelle » sur ce « chemin mystérieux qui va vers l'intérieur » où ils lèveront bientôt le voile sur eux-mêmes, selon ce que Novalis en a dit : « Quelqu'un y parvint – souleva le voile de la déesse, à Saïs. – Mais que vit-il ? Il vit – merveille des merveilles – soi-même » (fragment de mai 1798).